

# PAS D'IMMIGRANTS?

Ottawa, 17.

On parle beaucoup du salut économique du Canada, de par la presse du pays ; et c'est un fait curieux que chaque succès militaire des Alliés nous vaut une nouvelle "vague" de préoccupation patriotique un peu tardive, de la part des journaux de langue anglaise des diverses provinces. Les fonctionnaires donnent aussi dans ce mouvement et nous venons de voir que le ministère du Commerce a accepté au moins tacitement la paternité d'un organisme mi-scientifique mi-économique dont on attend de grandes choses. Ainsi sont satisfaits ceux qui affirment que le pays sera sauvé par la science appliquée aux industries.

Mais il en est d'autres qui tiennent pour une autre formule et pour d'autres remèdes à une situation que tous s'accordent maintenant à proclamer grave en dépit des chants de coq de sir Thomas White. Il y a par exemple les tenants de l'agriculture, dont M. Crerar a exprimé la pensée l'autre jour à l'exposition d'Ottawa ; et il faut compter aussi ceux qui espèrent en une immigration débordante pour ramener nos finances à un état supportable pour l'Etat et l'individu. Ceux-là ont vu leur théorie présentée au public sous une forme nouvelle et inattendue samedi dernier, par le correspondant à Londres de la *Gazette de Montréal*, M. Blacklock.

Sans mettre de gants au figuré plus qu'il n'aime ordinairement à en mettre en public, Tom Blacklock, ci-devant de Saskatoon, puis de la galerie des courriéristes à Ottawa, semble chargé de découvrir en Angleterre ce que les agences stipendiées dédaignent ou affectent de nous cacher. Et il lui arrive de temps en temps de mettre le pied dans un guépier imprévu dont il s'échappe généralement après avoir poussé un cri d'étonnement dont l'écho se rend jusqu'à nous. C'est ainsi que nous sommes portés à expliquer son dernier article, dans lequel il nous avertit franchement qu'après la guerre, si le Canada veut obtenir des immigrants britanniques, il lui faudra lutter de toutes ses forces contre... la Grande-Bretagne elle-même et les autres Dominions de notre glorieux Empire.

C'est écrit en toutes lettres et ce fut imprimé dans la *Gazette*: la population anglaise sera prise de l'envie de s'expatrier à la suite de l'ébranlement moral de la grande guerre, mais le gouvernement mettra toutes les entraves possibles à cet exode, même s'il se dirige vers les colonies et les Dominions les plus chers, vers les "nations-soeurs" s'étant montrées le plus prodigues de leur sang et de leur or sur les champs de bataille européens. Déjà l'Australie et la Zélande nouvelle se préparent à la lutte pour l'immigrant, et ces pays ont sur nous l'avantage d'être déjà organisés, de posséder sur place des représentants zélés et logés dans d'efficaces bureaux ; et la paix ne sera pas vieille d'une journée qu'ils auront commencé d'approcher non seulement les Anglais eux-mêmes, mais encore les fils de toutes les colonies et ceux de l'Oncle Sam. Et pourtant, écrit M. Blacklock, le soldat américain, voilà le colon idéal pour les plaines canadiennes et les *ready-made farms*! On en aura au moins pour une année à rapatrier tout ce monde, et quel meilleur temps pour la propagande que cette époque de détente morale, de repos physique et de transition vers une autre phase de la vie de chacun!

Il conviendrait donc que nous prenions nos mesures sans plus tarder, c'est-à-dire qu'il y eût à Londres un hôtel donné aux officiers d'immigration du Canada, ainsi que le font les autres Dominions. Ce que le correspondant ne dit pas, c'est que ce sera créer là une deuxième colonie de fonctionnaires canadiens ou payés par nous, à côté de la colonie supposée militaire, des employés de bureaux actuels ; mais l'inconvénient peut être considéré comme secondaire si les résultats justifient la dépense ; et quel plus brillant résultat peut prévoir un bon *Britisher* que l'inondation du Canada, pour ainsi dire, par un flot d'unités britanniques de la plus belle eau? Ce serait bien, cette fois, l'irrigation par excellence, et une nouvelle manœuvre de l'Yser opposée à la revanche des perceaux d'un certain groupe ethnique. Aussi, pourquoi faut-il qu'il y ait des guage à un si bel horizon, et que ce soit la mère-patrie elle-même qui s'obstine dans sa politique séculaire de s'occuper d'abord de ses propres intérêts et de les défendre, au besoin, au détriment de ceux de ses propres colonies? Du moins est-ce le correspondant de la *Gazette* qui nous l'affirme sans ambiguës, et nous ne voudrions point mettre sa parole en doute...

On ne peut donc qu'espérer en l'erreur de ceux qui disent que nous ne pouvons être sauvés que par l'immigration, et anglo-saxonne ; car ils nous apprennent eux-mêmes qu'elle nous fera défaut, endiguée, déviée, arrêtée par les chefs mêmes auprès de qui nous combattons pour la liberté et les droits des plus faibles. Car s'ils ont raison, il ne nous reste que les deux autres planches de salut dont il est question : l'agriculture, et d'autres. Tous disent que ce n'est pas vrai et que l'industrie emploie beaucoup plus de mains ; l'industrie, et il paraît qu'elle est encore dans l'enfance et que la Science maternelle devra faire des miracles pour la mener en état d'accomplir sa tâche. Finalement, plus on doute tous ces

docteurs et plus le malade apparaît "équipé".

Mais le pessimisme de l'écrivain de la Gazette, fût-il injustifié, et fussions-nous destinés à voir de nouveau le grand courant d'immigration d'il y a cinq ou six ans se diriger vers nos bords, que le problème ne serait pas entièrement résolu pour cela, toujours d'après la même autorité, et d'autres qui ont aussi parlé publiquement. Car on daigne maintenant admettre qu'il y a immigration et immigration, et qu'il peut être de bonne politique de suivre et de protéger le nouvel arrivé, au lieu de le laisser exposé dès l'arrivée à de nombreux dangers, dont certaine catégorie d'"agents d'immeubles" n'étaient pas le moindre, pendant les années passées. L'Etat devra se faire paternel et prévoyant, et surveiller l'assimilation des ingrédients nouveaux qui s'ajouteront à son organisme. On verra ce miracle et notre génération s'en frottera les yeux, tout comme si elle n'en avait pas été avertie à voix haute depuis quinze ans et plus.

On trouve cette note reprise et répétée dans l'autre langue, dans une revue anglo-canadienne de fondation récente, critiquant un discours prononcé l'autre jour, à l'Association du Barreau. "Sir James Alkins, y lit-on, divise le Canada en deux camps, l'anglais et le français, et proclame que ces deux-là seulement forment le Canada, et que les autres éléments devront choisir et s'y assimiler sans rémission. L'immigrant arrivant sur nos rives doit renoncer à la terre natale, oublier sa langue et celle de ses ancêtres et maudire les dieux de ses pères. Quelle que soit son origine, il faut qu'il devienne une imitation d'Anglais ou de Français. Voilà la panacée de M. Alkins pour guérir un Canada polyglotte et agité... L'erreur fondamentale de ce raisonnement est qu'il suppose que le Canada est Anglais ou bien Français ; il n'est ni l'un ni l'autre, il est canadien."

A moins qu'il ne soit tout simplement "l'un et l'autre", ce qui ne ferait que renforcer l'affirmation finale.

**Ernest BILODEAU.**